

DES LETTRES

Le cinéma

LA SYMPHONIE PASTORALE

L'adaptation à l'écran d'une œuvre littéraire est décidément une entreprise bien imprudente. Voici un film honnête — on peut l'entendre comme on voudra — et il n'est guère possible de lui rendre hommage. Au bout de tant de froideur et d'ennui, de sentiments en guimauve et de belles cartes postales, on ne peut qu'éprouver le désir de relire un livre dont le film n'a pas conservé grand-chose. Aux adaptateurs de *La Symphonie pastorale* est advenue la mésaventure des adaptateurs de *Jane Eyre* : leur fidélité est bien mal récompensée. C'est que leur fidélité est de celles qui vont sans liberté. Elle suit pas à pas, comme dans la chanson de l'épouse qui a compris ce que le maire lui a dit.

On imagine assez bien les scrupules qui ont dû arrêter la transposition la moins audacieuse. Le nom, l'œuvre et la personne de M. André Gide se sont pas de ceux qu'on aborde sans respect. Encore faut-il n'en pas tomber en paralysie. Or, c'est un peu le malheur de ce film, qu'il soit sans mouvement et sans grâce.

M. André Gide n'est pas un conteur pressé. Il s'attarde volontiers, au point de nous laisser parfois croire qu'il en oublie son chemin. Ses flâneries, non plus que ses finesses de langage, ne sont vraiment irriducibles en images cinématographiques. Mais ces flâneries, ces finesses ont autant d'importance, sinon plus, que la course, et leur suppression amairait singulièrement le voyage. C'est pourtant ce que le cinéma peut le plus difficilement se permettre. Il ne peut oublier le drame, ou paraître l'oublier, à aucun instant. Chaque image doit signifier le drame, et l'attention permanente au drame, le souci d'en ménager l'éclosion ou le dénouement. Pas une scène, pas un mot ne doit tenter d'échapper au cadre étroit de l'intrigue.

Le roman devrait y perdre ses ornements merveilleux. Comme il arrive des femmes trop bien fardées, il pouvait nous décevoir, réduit à ses seules armes naturelles. La convention, la gratuité, la sentimentalité même d'une intrigue qui n'en manque pas, sous son vêtement de bon lainage et de bonne coupe, risquaient de nous apparaître. Et si les adaptateurs sont parvenus à éviter la convention et la gratuité, ils n'ont guère échappé au sentiment. Ils paraissent même l'avoir cherché.

Cette sentimentalité, ils pouvaient l'éviter cependant au prix d'une rigueur incessante, celle qui précisément l'éclipse dans le livre. On le vérifie dans quelques scènes de violence où s'animent enfin des personnages compassés. Mais, dans l'ensemble, ce pasteur à les épaules d'une concierge, pas beaucoup plus, et l'interprétation mécanique de M. Pierre Blanchard accuse encore sa vacuité. Il n'est rien resté de la richesse psychologique dont M. Gide avait pris soin d'orner son ou-

vrage. Il pouvait difficilement en être autrement. Mais il n'est rien resté non plus de ce protestantisme rigide, hypocrisie souvent et souvent qui se trompe lui-même. Et ceci est bien moins acceptable.

Il ne l'est pas davantage qu'on ait négligé, à l'exception d'une scène, d'ailleurs maladroite, tout ce qui marquait l'éveil d'une enfant à la présence obscure du monde, l'insoluble solitude de l'infirmes, et son émerveillement quand la lumière lui est donnée. Seul le visage de Michèle Morgan, par sa vertu naturelle et sa blancheur d'eau pure, nous le laisse un instant deviner.

Que reste-t-il encore de cette symphonie du monde, ce bruissement religieux de la montagne, cette présence toute proche de la terre et de l'eau qui accompagnent dans le livre la prise de conscience par le pasteur de son amour ? Il lui suffit de savoir qu'il aime pour échapper à sa destinée cloîtrée et communiquer de toutes parts avec le monde. Il semble pourtant que c'était une tâche possible pour le cinéma que de suivre ces éclatements du paysage intérieur dans les correspondances visibles et sensibles du paysage extérieur. Par malheur, M. Jean Delanoy s'est borné à quelques splendides photographies un peu apprêtées, à qui manque précisément ce que nous attendions : une âme. Il est à craindre d'ailleurs que M. Delanoy soit, tout compte fait, bien plus responsable que les adaptateurs de ce qu'il faut bien se résoudre à appeler un échec. On retrouve ici à peu près tous les défauts et toutes les qualités qui faisait de *L'Éternel Retour* une œuvre parfaite, de cette perfection sans chair et sans âme d'où l'ennui coulait à longueur d'images. On y retrouve aussi la même attention appliquée et appuyée, la même insistance à nous convaincre que M. Delanoy cherche à bien faire. Sans doute l'a-t-il trop cherché, et, prisonnier de son zèle, a-t-il négligé de s'assurer d'autres armes. Et l'on pourrait se demander ce qu'il serait advenu du film sans les dialogues de M. Pierre Bost, et sans le visage — hélas ! parfois irahi — de Mme Michèle Morgan.

Mais on n'est pas près d'oublier certaines images du film, celles du début, dans la cabane, et l'une des dernières, où, comme une méduse abandonnée, le clair visage de Gertrude éclate sur la neige et se gonfle en nous de toutes ces richesses que nous n'avions pas trouvées et que nous aimons de lui voir.

Jean VAGNE.